Revue d'histoire du XIXe siècle
Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

37 | 2008
L'ère victorienne revisitée

Maria DERAISMES, *Ève dans l'humanité*

Jean-Claude Caron

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/rh19/3536
DOI : 10.4000/rh19.3536
ISSN : 1777-5329

Éditeur
La Société de 1848

Édition imprimée
Date de publication : 15 novembre 2008
Pagination : 185-242
ISSN : 1265-1354

Référence électronique
Jean-Claude Caron, « Maria DERAISMES, *Ève dans l'humanité* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 37 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2008, consulté le 22 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/rh19/3536 ; DOI : https://doi.org/10.4000/rh19.3536

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Maria DERAISMES, *Ève dans l'humanité*

Jean-Claude Caron

RÉFÉRENCE

Maria DERAISMES, ***Ève dans l'humanité***, préface de Yvette Roudy, Angoulême, Éditions Abeille et Castor, 2008 (1868). ISBN : 978-2-917715-00-0. 13,5 euros.

1 Parmi les figures des féministes françaises, la place occupée par Maria Deraismes (1828-1894) est singulière. Elle n'a pas la radicalité d'une Hubertine Auclert, encore moins d'une Madeleine Pelletier. Elle se bat aux côtés d'hommes, dont Léon Richer ou Georges Martin, participe à la franc-maçonnerie, dirige un journal – *Le Républicain de Seine-et-Oise* – dès que la loi (celle de 1881) permet aux femmes de le faire, s'intéresse à la politique, mais ne franchit pas le pas de se présenter comme candidate à une élection. Assez sandienne dans les principes, elle entend d'abord mener un combat pour l'égalité juridique des hommes et des femmes, en prélude à leur égalité politique. Elle se bat pourtant aussi pour l'obtention du droit de vote, en la reliant à l'acquisition d'une éducation politique. Elle lutte enfin, au côté de Joséphine Butler, pour l'abolition de la prostitution. Première femme initiée dans une loge maçonnique masculine en 1882, elle participe également à la création de la première loge mixte en 1893, le Droit Humain. Liée aux milieux libres penseurs et anticléricaux, Maria Deraismes incarne finalement assez fidèlement l'esprit républicain des années 1870-1890. Elle reçoit le soutien de Louis Blanc, Victor Schoelcher, Victor Hugo. Après les tentatives avortées de 1789 et 1848, elle pense qu'est venu avec la Troisième République le temps de la libération de la femme. Mais une contradiction majeure tempère son action : comment se battre *contre* et *avec* ces républicains parvenus au pouvoir en 1870 et assez peu enclins, au total, à faire progresser la cause de l'affranchissement des femmes ? Lorsqu'elle répond à « nos contradicteurs » – qui refusent d'accorder le droit de vote aux femmes, accusées d'être des agents de la réaction ou du cléricalisme –, Maria

Deraismes ne cite aucun nom : nul doute que les intéressés ne se soient pourtant reconnus.

2 La quinzaine de textes rassemblés dans ce volume offrent un panorama assez complet de la pensée de Maria Deraismes. Celle-ci est d'abord une conférencière, notamment devant les membres du Grand Orient de France, puis une journaliste, qui n'hésite pas à polémiquer avec des anti-féministes comme Dumas fils ou Barbey d'Aurevilly. L'essentiel de son activité se déroule entre la fin du Second Empire et les débuts de la Belle Époque. Durant cette trentaine d'années, elle milite pour les droits civils des femmes et fonde, avec Paule Minck, Louise Michel ou Léon Richer, l'Association pour le droit des femmes en 1869, puis la Société pour l'amélioration du sort de la femme en 1876. Son activité de conférencière limite son audience : Maria Deraismes s'adresse à des petites et moyennes élites, une bourgeoisie progressiste qui est sensible à la qualité d'un argumentaire énoncé en termes posés. Les positions défendues par Maria Deraismes peuvent sembler tièdes au regard de celles des femmes de 1848, par exemple. Mais, par sa culture juridique, politique, philosophique, elle maîtrise un art du discours qui l'inscrit dans une tradition rhétorique susceptible d'être entendue par des hommes sensibles au mariage du fond et de la forme. Son propos est dépourvu d'ambiguïté lorsqu'elle affirme qu'il y a lutte, guerre, « antagonisme entre le masculin et le féminin ». Mais tout en dénonçant l'oppression masculine, elle ne pose pas – ou pas seulement – la femme comme victime. C'est l'organisation sociale dans son ensemble qui est interrogée et la nature du bénéfice que la société tire de cette situation d'inégalité. Sans les nommer, elle s'inscrit en faux contre ceux qui, dans son propre camp – les républicains progressistes –, divinisent la femme, en font un moteur de civilisation destiné à ne pas se salir au contact de la politique. Michelet, plus que Hugo, est ici visé. Le détour par le social est certes loin de celui d'une Pauline Roland ou d'une Flora Tristan. De même Maria Deraismes ne remet pas en cause la famille et le mariage en tant que tels, mais leur conception traditionnelle qui en fait deux éléments primordiaux de l'inégalité entre les sexes. « Je ne suis pas épouse, je ne suis pas mère, et je déclare que je ne m'en considère pas moins pour cela. Je suis femme, et cela me suffit ». On lira également avec intérêt l'opposition entre Orient et Occident construite pour les besoins de la démonstration, concluant à deux formes différentes mais aux effets identiques de domination masculine.

3 En confrontant les mœurs et les lois, Maria Deraismes espère pousser la société de son temps à une réflexion sur les causes de l'inégalité entre les sexes et à une action en vue de la réduire, voire de l'effacer. Elle dénonce en particulier l'inégalité devant les tribunaux, avec le cas précis des violences domestiques largement tolérées et faiblement punies. Elle mobilise toutes les ressources documentaires à sa disposition, y compris la littérature, le théâtre, l'histoire, la science, les arts, les faits divers. La conférence consacrée à l'image de la femme dans le théâtre est remarquable en ce que, dépassant les références classiques attendues, depuis le théâtre grec jusqu'à celui du XVIII^{e} siècle, Maria Deraismes passe en revue les auteurs de son temps, comme Augier, Sardou ou Dumas fils. Elle s'appuie de manière critique sur les théories socialistes, dont celle de Fourier. Son anticléricalisme sourd à plusieurs reprises, mais elle rejette aussi bien Ernest Renan que Albert de Mun, tous deux hostiles au suffrage universel. Lorsqu'elle affirme que l'homme du peuple méprise et humilie sa compagne, elle suscite une réaction négative dans la salle. Elle dénonce tant saint Paul que Rousseau comme deux ennemis des femmes. Mais, en femme de son temps sensible aux débats des

années 1860-1870, elle croit dans les vertus d'une véritable éducation partagée, permettant aux deux éléments du couple destinés à s'unir et à fonder une famille de réellement vivre ensemble : la femme devient alors un véritable partenaire du mari, avec qui elle peut débattre de toutes choses. Ce qu'elle fait elle-même dans l'espace public, lorsqu'elle polémique avec Dumas fils : mais sa plume reste posée et son raisonnement rationnel. Elle ne cherche pas le bon mot ou le trait d'esprit, sauf en quelques moments ironiques. Son style n'est point celui du pamphlet, mais de la démonstration argumentée.

4 La longue surdité des détenteurs masculins du pouvoir à un argumentaire aussi irréfutable que celui construit par Maria Deraismes a nourri l'émergence de l'histoire du genre, spécifiquement dans sa dimension française. Pays – bien nommé – des « droits de l'homme », il s'est cantonné à un universalisme qui affectait de ne pas avoir de sexe. Le siècle qui sépare l'obtention du suffrage universel masculin du suffrage vraiment universel illustre assez, on le sait, cette incapacité à intégrer dans la politique cette bipolarité irréductible. Au côté de ceux de huit autres femmes, et à l'initiative de la Ville de Paris, le portrait de Maria Deraismes a été affiché en mars 2008 sur la façade du Panthéon. Y rejoindra-t-elle un jour Marie Curie et Sophie Niaudet, seules femmes à avoir eu les honneurs (la seconde en tant que femme de Marcellin Berthelot) d'y entrer ?